Enno Maessen
Representing Modern Istanbul. Urban History and International Institutions in Twentieth Century Beyoğlu

Londres, I.B. Tauris
2023, 198 p.
ISBN : 9780755637461

Mots clés : Aménagements urbains, Beyoğlu, Istanbul, İstiklâl Caddesi, municipalité

Keywords: Urban development, Beyoğlu, Istanbul, İstiklâl Caddesi, Municipality

L'ouvrage d'Enno Maessen constitue une contribution originale et solidement documentée à l'histoire socio-culturelle de l'Istanbul du second vingtième siècle à travers l'étude de six *institutions internationales* (nous reviendrons sur cette catégorie) qui ont en commun d'être implantées à Beyoğlu, un des trente-neuf arrondissements de l'actuelle municipalité métropolitaine d'Istanbul. Comme le souligne E. Maessen à plusieurs reprises, une des originalités de ce travail réside dans le cadre chronologique adopté, la période 1950-1990, qui est passablement moins étudiée – les événements du 6-7 septembre 1955 mis à part – par les historiens (étrangers) que le premier vingtième siècle, sous l'angle de l'histoire urbaine. Les années 1910-1940 sont en effet davantage privilégiées pour évoquer le « cosmopolitisme » déclinant ou résiduel d'Istanbul dont Beyoğlu, imaginé dans une perspective nationaliste comme un « reliquat impérial » à résorber, serait une des scènes de prédilection (1).

La structure de l'ouvrage est parfaitement claire et analytique. Après un premier chapitre « Istanbul and Beyoğlu in historical perspective » (p. 9-36) présentant l'historiographie et l'histoire de l'arrondissement sur lequel porte la recherche, l'auteur envisage successivement (chapitres 2 à 6) six « institutions » différentes, très proches spatialement parlant les unes des autres, toutes situées sur l'axe principal de Beyoğlu, la fameuse Avenue de l'Indépendance (*İstiklâl Caddesi*), piétonne depuis le début de l'année 1990 ; il s'agit du Club Teutonia, du Cercle d'Orient et du cinéma Yesilçam, du lycée Galatasaray, de l'*English High School for Girls* et de la *German High School/Deutsche Schule Istanbul* (située en contrebas de l'İstiklâl du côté de la place du tunnel, à quelques encablures de Teutonia). Cette analyse repose sur des archives dont les principales sont détaillées aux pages 182 et 183, à savoir, entre autres, *The National Archives* (Kew, Londres), *Politisches Archiv Auswärtiges Amt* (Berlin), et *Teutonia Archives*. Pour le lycée Galatasaray l'auteur a utilisé les archives turques d'État (désormais dénommées *Cumhurbaşkanlığı Devlet Arşivi*). La conclusion (p. 141-146) ouvre sur la rupture dans l'urbanisme du quartier que constituent les violents aménagements (ouverture de larges voies routières) de la deuxième moitié des années 1980, puis l'auteur revient sur les lacunes de l'historiographie de Beyoğlu, et rappelle que l'ambition du livre est d'apporter une contribution originale à la recherche historique sur des villes européennes contemporaines (p. 142) et de jeter un nouvel éclairage sur la manière dont les « communautés de Beyoğlu se sont imaginées elles-mêmes, en relation avec leur environnement ».

La thèse principale de E. Maessen est que les représentations négatives, formulées en termes de « déclin de Beyoğlu », de « fin du cosmopolitisme » après la Seconde Guerre mondiale seraient partiellement infirmées par le maintien de ces « institutions internationales » qui auraient assuré une manière de continuité avec le passé et permis que la fréquentation de Beyoğlu par les *upper* et *middle-classes* se perpétue (p. 142). En d'autres termes, pour E. Maessen le discours, teinté de nostalgie, sur le déclin de Beyoğlu après la Seconde Guerre – discours prégnant dans certains milieux à partir de la fin des années 1980 – ne serait pas pleinement fondé.

L'apport principal du livre nourri des sources de première main relatives aux « institutions » choisies réside dans les cinq chapitres « analytiques » (p. 37 à 140) qui constituent le cœur de l'ouvrage. On y apprend beaucoup, surtout sur les communautés allemandes et britanniques d'Istanbul, à l'époque considérée, et sur le destin de leurs institutions culturelles et sociales, parallèlement aux vicissitudes des relations bilatérales entre la Turquie et les pays concernés. L'auteur met également l'histoire de ces institutions en parallèle avec les mutations sociales, économiques et politiques d'Istanbul et de la Turquie en général. L'évolution de la perception de Beyoğlu et, au-delà, d'Istanbul et de la Turquie est ainsi utilement documentée. La relocalisation des étrangers vers d'autres arrondissements que Beyoğlu – vers les rives du Bosphore notamment – est bien décrite, de même que la perte relative du poids de l'arrondissement étudié dans l'économie urbaine recomposée. Le déclin du site originel du Cercle d'Orient au

(1) Eğribel, Ertan ve Meryem Demir, "1980/90 Sonrası İstanbul Beyoğlu'nun Yama Kimliği: Devlet ve Toplum Krizine Bağlı Değersizleşme ve Temsil Sorunu", *Sosyologca*, Sayı 23, 2022, p. 169-182.

profit de l'antenne de Caddebostan (sur la rive anatolienne) ouverte au début des années 1950 (p. 62) participe de cette recomposition fonctionnelle et de cette modification des équilibres symboliques au détriment de Beyoğlu. Ultérieurement, la fermeture définitive en 1979 de la *English High School for Girls* (E.H.S.G.) (après la fin du financement par le British Council dès 1967) traitée dans le chapitre 5, celle du restaurant de Teutonia en 1970, de même que la fermeture définitive du Büyük Kulüp (avaa tar du Cercle d'Orient), en 1983, sont des indices de la désaffectation de l'arrondissement par son ancienne « clientèle » (p. 49, p. 62 et p. 107). À un autre niveau de l'échelle sociale, le déclin relatif du port de Galata dans l'économie des échanges maritimes est aussi bien suggéré à travers l'évocation de l'effacement des *seamen* germaniques de la scène urbaine (p. 51). Après 1980, Şişli – arrondissement créé à partir de celui de Beyoğlu en 1954 – et Beşiktaş (Levent, Ulus) tendent à se substituer à Beyoğlu et à accueillir davantage les centres décisionnels comme les lieux de divertissement des classes aisées. Le chapitre 4 (« Galatasaray/Galatasaray Lisesi. Turkishness Alafranga, p. 78-97) illustre bien la thèse principale de l'ouvrage : « Galatasaray to the contrary has remained both a place and a symbol of elite continuity » (p. 92), en raison d'une sorte d'*effet-lieu* (pour reprendre l'expression de Bourdieu) résistant à la perte de rayonnement de Beyoğlu. Par ailleurs, malgré le processus de transformation en établissement public turc, le lycée qui s'est substitué à l'ancienne E.H.S.G a bénéficié du maintien de trois enseignants britanniques financés par la Grande-Bretagne, continuant ainsi à attirer des enfants de familles minoritaires. Quant au lycée privé allemand (*Deutsche Schule Istanbul*), objet du sixième chapitre, son maintien à Beyoğlu après la Seconde Guerre mondiale semble s'être opéré « par défaut » puisqu'à la fin des années 1950 certains diplomates envisageaient sérieusement de le délocaliser vers des zones plus cotées (rapport du 3 février 1958, cité p. 130). Contrairement à la E.H.S.G., mais à l'instar du lycée Galatasaray, cette prestigieuse institution – le réseau de ses anciens élèves compte des personnalités de premier plan du monde des affaires et de la politique, comme les frères Bülent et Faruk Eczacıbaşı ou Cem Uzan et Cüneyd Zapsu – n'a pas cessé d'attirer des jeunes de milieu aisé dont les familles n'habitent pas à Beyoğlu… tout en se dédoublant au travers d'un fondation (ALKEV) qui dispose depuis 2000 d'un autre établissement dans la périphérie occidentale de la métropole, à proximité des *gated communities*.

Plusieurs questions se posent, néanmoins, à la lecture de ce livre.

1. La première est relative à l'expression d'*institution internationale* utilisée dans le titre, qui n'est pas suffisamment définie ni problématisée. Quelle différence entre une institution internationale et une institution étrangère ? En quoi réside le caractère « international » de Yesilçam ? On comprend mal d'ailleurs le glissement qui s'opère entre le Cercle d'Orient et Yesilçam – nom de rue symbolisant, par métonymie, un *cluster* de la production cinématographique turque durant trois décennies –, la continuité socioculturelle entre les deux « institutions » étant réduite, au-delà d'une congruence spatiale. En outre, considérer le lycée Galatasaray comme une « institution internationale » pourrait être discuté. Si ce n'est évidemment pas une institution étrangère, l'internationalité de Galatasaray, lycée public turc, n'est pas du même ordre que celle du lycée privé allemand de la rue Şahkulu Bostanı, institution étrangère. Par ailleurs, la question des raisons et critères de la sélection de ces six « institutions » se pose. Elle méritait de plus amples justifications en introduction. En outre, une plus grande prise en compte de l'environnement dense d'institutions à caractère international – l'Union Française, le centre culturel italien (*Casa d'Italia*, ouverte en 1951), la *Societa' operaia*, les églises catholiques, les établissements d'enseignement liés aux différentes congrégations catholiques, l'Église anglicane de Crimée, les hôpitaux allemand et anglais, l'Union suisse, chère à Ernest Mamboury grand historien d'Istanbul et enseignant de long cours au lycée Galatasaray, l'hôtel Tokatliyan longG temps dirigé par un Serbo-croate, les nombreux journaux de langue française ou anglaise, l'Institut Français d'Études Anatoliennes, les Dominicains italiens de Saint-Pierre et Paul, les anciennes ambassades devenues consulats généraux … – était requise. Toutes ces autres institutions – dont quelques-unes seulement sont simplement évoquées çà et là – forment, avec celles qui ont été choisies pour cette étude, un dense système de composantes en interaction permanente, productrices/reproductrices de représentations sur la ville, entre lesquelles les mêmes acteurs circulent.

2. On voit, en outre, mal le rapport entre le titre principal (*Representing Istanbul*) du livre et le contenu du texte qui, au-delà de l'affirmation réitérée (jusqu'à la conclusion, p. 146) de la nécessité de rompre avec l'approche nostalgique, ne s'attache pas à décrypter les contenus et dynamiques des représentations sociales actuelles de l'arrondissement. Les « représentations populaires du processus de continuité et discontinuité à Beyoğlu » évoquées dès la première page de l'introduction, à partir d'une déclaration de l'activiste Mücella Yapıcı

reprise par *The New York Times* en 2006 ne sont pas l'objet de la recherche. C'est en effet une enquête d'un tout autre ordre qui aurait été nécessaire, appuyée sur des analyses de discours, de textes et d'iconographies socialement situés. Et ces représentations « of decay, marginalization and perversion », à nouveau évoquées dans la conclusion (p. 143), ne sont jamais systématiquement analysées. Elles sont considérées comme un donné presqu'évident, communément partagé, sans histoire ni sociologie précises : ... « the 1950's and 1980's : a period com8 monly represented as one of change, demise and decay » (p. 3). Or, qu'il s'agisse de Mücella Yapıcı ou du patron de Vakko ailleurs cité – marque de luxe du prêt-à-porter qui a fini par quitter Beyoğlu en 2006 –, ces porteurs des discours nostalgiques ne sont pas socialement neutres ni indifférents : ils sont représentatifs d'une certaine génération et de certains milieux socio-économiques et culturels. Le rapport entre ces représentations teintées de nostalgie et les « représentations of post-war historic urban center » (p. 5), renvoyant plutôt à l'analyse historiographique, méritait aussi un éclaircissement.

Et même en admettant que ce sont les représené tations des acteurs étrangers qui ont été finalement privilégiées – eu égard à la nature des archives utilie sées –, la documentation mobilisée nous renseigne moins sur Beyoğlu et l'évolution de sa fabrique urbaine et sociale, que sur la Turquie en général et les relations entre les pays étrangers considérés et cette dernière.

3. De quel territoire parle-t-on ? La carte proposée dans l'introduction page 3 (« Map of Beyoğu and relevant parcels ») résume bien une des ambigüités de l'étude, qui tient au cadre spatial retenu et à sa définition. Elle laisse entendre – à l'instar de la première phrase du chapitre 1 « Beyoğlu or Galata/ Pera… », p. 9) que Beyoğlu se résume à l'hypercentre, sur lequel se focalise effectivement le travail, alors que Beyoğlu est un arrondissement dont les centres de gravité démographiques étaient, déjà en 1950, situés dans des quartiers éloignés de l'avenue İstiklâl. Si, pour beaucoup de Stambouliotes et d'étrangers, Beyoğlu se réduit, *de facto*, à l'axe de l'İstiklal, à Galata, dans le prolongement, et à Karaköy dans une moindre mesure, il est mille autres facettes de cet arrondissement, dont l'évolution influe sur le devenir même de cet hypercentre.

4. Une autre difficulté peut être soulignée, relative à l'usage de débats et d'événements situés hors du cadre chronologique d'investigation adopté. Parler des luttes pour le cinéma Emek (entre 2009 et mai 2013) ou du mouvement de Gezi (2013) jette un éclairage souvent pertinent et permet d'introduire plaisamment à l'examen historique. Cependant, quand l'évocation du contemporain prend le dessus dans l'économie du récit, le lecteur s'y perd et surtout le propos entre dans d'autres champs de recherche qui ont leurs méthodes, leurs exigences et leurs références. L'affirmation selon laquelle Beyoğlu est actuellement une « contested place » reprise jusque dans la conclusion (p. 143) relevait d'une autre étude. Ainsi l'écueil de l'anachronisme pointe bien souvent.

5. L'usage du terme « communautés » porte aussi à confusion. Il s'agit tantôt des communautés étrangères (p. 39), tantôt des communautés non musulmanes (p. 13, 21, 35…), tantôt de collectifs contestataires (p. 145) (« communities which felt attachment to this particular space ») dans le cas des mobilisations contre la destruction du cinéma Emek. On s'y perd.

6. Enfin, certaines notions utilisées surtout en introduction et en conclusion (qui nous semblent être les parties les plus confuses et discutables) ont pour effet de brouiller le propos et introduisent d'autres problématiques (qui auraient exigé un traitement à part entière) et d'autres horizons d'analyse qui restent en suspens ou n'ont pas été honorés. Alors que la notion de *landscape* est convoquée dans l'introduction (« I will investigate the historical interplay between specific social institutions in Beyoğlu and their surrounding urban landscape », p. 2), celle-ci semble avoir été abandonnée dans la suite du livre. Et celle de *right to place-making* émergeant à la fin de la conclusion ne paraît pas adaptée à l'analyse proposée. De ce fait, dans les parties liminaire et finale, les questions soulevées sont trop disparates. Et si la littérature en langue étrangère est effectivement assez maigre pour la période initialement ciblée, la littérature en langue turque ne l'est pas tant que cela. Or les innombrables ouvrages, mémoires et récits en langue turque sur les décennies ici prises en compte, publiés ces dernières années, ne peuvent être passés sous silence (Yıldırım Yüksel : 2021[(2)]).

(2) Yıldırım Yüksel, "Toplumsal Değişme Kavramı Bağlamında 1960'lı Yıllardan 1980'lere Toplumsal Güçler", *Sosyologca*, 22, 2021, p. 15-28.

Au total, on peut regretter que le remarquable travail d'archives effectué ait été un peu occulté par un appareil conceptuel trop hétéroclite et insuffisamment élaboré, des objets d'étude inégalement traités, non systématiquement comparés les uns avec les autres, et un cadrage spatial et chronologique trop fluctuant.

Jean-François Pérouse
Université de Toulouse-Jean Jaurès